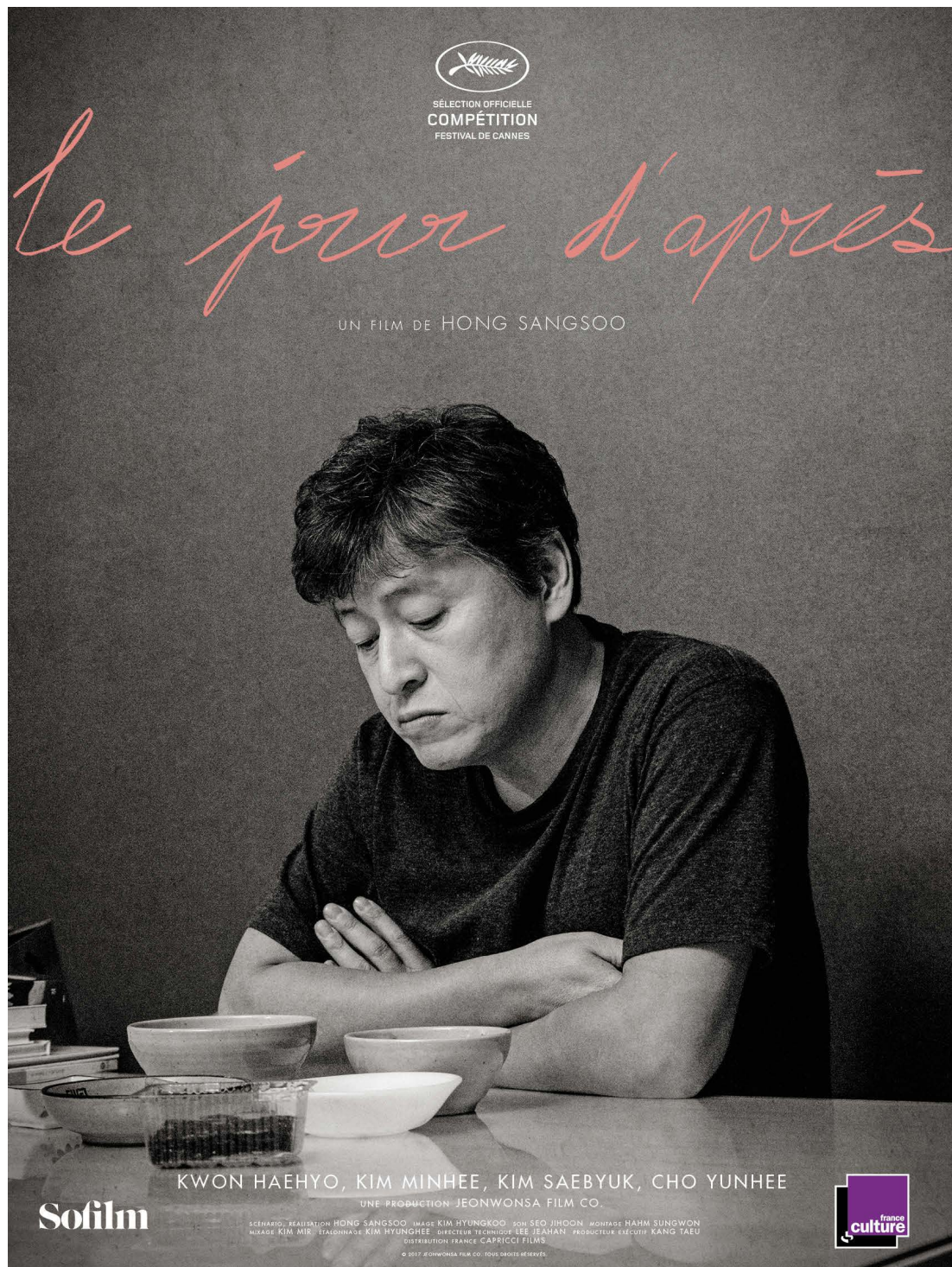


REVUE DE PRESSE



LE JOUR D'APRES UN FILM DE HONG SANGSOO



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

Tornades passionnelles et bourrasques de solitude

Le Coréen Hong Sang-soo peint une journée dans la vie d'un homme partagé entre trois femmes

LE JOUR D'APRÈS

Jack Hall, qui avait bien senti le retour d'un nouvel âge de glace en pleine période de réchauffement climatique, voit ses prédictions se réaliser et part en quête de son fils, dans un New York où la température est de -20 °C. Oups, pardon. Ça, c'était le film apocalyptique de Roland Emmerich datant de 2004. Si vous l'avez aimé, vous pourriez toutefois adorer le titre homonyme du Coréen Hong Sang-soo, autre grand amateur de désastres titanesques et destructions massives, toutefois reportés à l'échelle sentimentale. La différence se joue à peu de chose. Moins de foules en mouvement, moins de personnages dans le cadre, moins de casse visible, moins de gros sons, et néanmoins ce même sentiment, pour le héros, de s'être pris un méchant coup dans le citron, cette même éradication cruelle de ses illusions, ce même rappel à l'ordre de sa précarité.

Disons les choses ainsi. Emmerich n'aime rien tant que filmer le bruit et la fureur d'une catastrophe qui s'abat sur l'homme, Hong préfère travailler ses effets silencieux et intérieurs, étant entendu que chez lui, l'apocalypse, immanente à l'être humain qui désire et entend sérieusement en discuter, a toujours déjà eu lieu. Passions intempestives, avancées sournoises, infidélités filandreuses, confessions pipées, aveux pathétiques, remords tardifs, éternel retour du même et trouble de la variation minimale, dédoublements à foison, hasards extravagants, familiarité étrangeté, lieux obsédants, restaurants déserts, ivresses libératrices, cadavres de bouteilles de soju... Tel est le théâtre des opérations foulé de longue date par Hong Sang-soo, dont le filet de sécurité recueille inmanquablement quelques individus en miettes, encore que parfois souriants.

Résultat : vingt films en vingt ans d'une carrière exemplaire, qui s'allège au fur et à mesure, s'élève, s'accélère, s'improvise follement, brochant, ravissant, ourlant, repiquant le tissu d'une rengaine de la déconvenue

amoureuse à la combinatoire infinie. Eric Rohmer ou Philippe Garrel viennent à cet égard à l'esprit, dont l'œuvre intimiste et labyrinthique finit par instiller, en même temps que du délice, le même sentiment de trouble et de perdition, à partir d'quelque seuls les puristes prétendent encore savoir où se trouve le Nord.

Jouer avec la temporalité

Le jour d'après, ultime avatar en date d'une collection déjà riche, nous revient donc de la compétition cannoise auréolée de la complète indifférence du jury présidé par Pedro Almodovar à son endroit. Les deux hommes se partagent pourtant le même territoire de cinéma – disons en gros le mélodrame –, mais le prennent par des bouts opposés, le réalisateur espagnol poussant ses flambouances, le réalisateur coréen épousant ses sinuosités. Ici, dans un noir et blanc hivernal balayé

Délibérée, cette embrouille narrative apporte autant de confusion dans le récit que de lumière sur la nature des personnages

par des bourrasques de solitude, un homme entre trois femmes. Il s'appelle Bongwan, c'est un éditeur à vue de nez quinquagénaire, en quête de sensations nouvelles, à son paternalisme près. A la maison, Haejoo, une femme qui s'étonne de ses départs au travail de plus en plus matinaux et met d'embellie les pieds dans le plat de l'infidélité conjugale. Au

travail, Chang-sook, une jeune assistante devenue sa maîtresse mais qui a fini par le quitter. Enfin Areum, une autre jeune assistante, non moins charmante, qui l'a remplacée.

Canevas un peu éprouvé, il faut bien l'avouer, mais que Hong Sang-soo parvient comme à l'ordinaire à épicer par sa façon particulièrement subtile de jouer avec la temporalité. Il s'agit, par voie de conséquence, d'embrouiller les repères du spectateur, non pas tant dans le but d'afficher une virtuosité ou de s'amuser gratuitement que pour conduire ce dernier à une perception des événements proche du personnage principal, qui perd progressivement pied en se donnant l'illusion de la maîtrise. Abandonnant pour l'occasion la structure du récit dédoublé qu'il affectionne tant, le metteur en scène choisit de concentrer l'essentiel de l'action

sur une journée, parasitée toutefois par des sauts intempestifs dans le temps.

La journée choisie par Hong est celle où Areum inaugure sa première journée de travail à la maison d'édition, alors que Chang-sook a quitté le poste depuis un temps indéterminé. Toute l'ironie de la mise en scène consiste pourtant à introduire dans le récit de cette journée qui réunit le patron et sa nouvelle assistante des flash-back du couple illégitime qu'il formait avec son ex-assistante, lesquels ne se donnent pas expressément comme des retours en arrière. Délibérée, cette embrouille narrative apporte autant de confusion dans la compréhension du récit que de lumière sur la nature des personnages. Alors même que rien de compromettant ne s'est encore passé entre Bongwan et Areum, tout porte à croire, par la similarité des situations, des conversations et des postures,

que celui-ci s'apprête à reproduire avec elle l'aventure qu'il a consommée avec Chang-sook.

Ajoutez à ceci, qui va dans le même sens, l'intermède vaudevillesque de l'épouse légitime – laquelle vient de faire les poches de son mari, y trouvant une lettre d'amour de la première assistante – qui déboule comme une furie dans son bureau pour y tomber sur le râble de la seconde assistante, qui n'en peut mais. Ajoutez encore que, sur ces entrefaites, la première assistante revient, bien décidée à être rétablie dans toutes ses prérogatives, et vous aurez un film très appréciable sur la séduction dépravation de la nature humaine, dont on vous taira religieusement la suite. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film coréen de Hong Sang-soo.
Avec Kwon Hae-hyo,
Kim Min-hee, Kim Saeyuk,
Cho Yoonhee (1 h 32).



L'assistante Song Areum (Kim Min-hee) et l'éditeur Kim Bongwan (Kwon Hae-hyo). JEONWONSA FILMS

Le jour et la nuit d'Hong Sang-soo

Le maître sud-coréen présente deux films sur la Croisette, l'un solaire, l'autre d'une noirceur douloureuse

LE JOUR D'APRÈS

SÉLECTION OFFICIELLE
EN COMPÉTITION

LA CAMÉRA DE CLAIRE

HORS COMPÉTITION

Quel est le secret d'Hong Sang-soo et de cette folle productivité, qui prend tous les festivals de vitesse, au point d'avoir placé deux films dans cette seule Sélection officielle, trois mois après avoir présenté *On the Beach at Night Alone* à la Berlinale ? Voilà de quoi donner le vertige. Car l'attrait de ce cinéma, qu'on qualifie volontiers de minimaliste, ne tient pas tant à la répétition d'une formule bien rodée qu'à une fascination éprouvée devant la cohérence et la familiarité qui se dégagent de l'enchaînement si rapide des films. Si bien que ce sont moins leurs qualités relatives qui finissent par compter que la façon dont ils s'intègrent dans l'œuvre, la reformulent, la recolorent, comme autant de touches de peinture successives.

Le jour d'après, qui connaît les honneurs de la compétition, cinq ans après *In Another Country* (2012), et *La caméra de Claire*, présenté en séance spéciale, ouvrent deux nouveaux volets en miroir sur cette œuvre atypique, et persistent à examiner les comportements amoureux dans ce qu'ils contiennent de plus incertain. Si les deux films partagent une même actrice (la talentueuse Kim Min-hee), leur réunion met autant en évidence la symétrie de leurs structures – un homme pris entre deux femmes et une troisième en témoin extérieur – que leur complète inversion de ton : le premier est nocturne, douloureux, tourmenté, photographié en noir et blanc, quand le second est lumineux, solaire, printanier, tourné dans des couleurs chaudes. Ils ne se révèlent pas moins aussi bouleversants l'un que l'autre.

Le jour d'après marque une inflexion parmi les livraisons récentes du cinéaste, de par sa noirceur et son inquiétude vissée au corps. Bongwan (le formidable Kwon Hae-hyo), homme d'âge mûr et

éditeur réputé, se fait réprimander par sa femme qui lui reproche de s'éclipser du domicile conjugal à des heures indues. Il se morfond dans le souvenir de Changsook (Kim Saebuk), son assistante, avec laquelle il entretenait une liaison tumultueuse, mais qui vient de le quitter. Areum (Kim Min-hee), la jeune stagiaire engagée pour la remplacer, essuie les foudres de l'épouse, qui débarque sans crier gare dans les bureaux et la prend par erreur pour sa rivale.

On est d'abord soufflé par les effusions d'une violence inaccoutumée qui déchirent les personnages : Bongwan qui, au bas de son

« La caméra de Claire » fut tourné à la volée dans les rues de Cannes, pendant l'édition 2016 du Festival

bâtiment, fond en larmes ; Changsook qui s'étrangle de désespoir, traitant Bongwan de lâche lors d'un dîner arrosé. Les êtres s'agrippent, se froissent, s'écroulent littéralement sur eux-mêmes, au son d'une ritournelle écoeuvée. Pour une fois, Hong Sang-soo n'invente aucun dispositif de variation narrative, mais laisse son quartet amoureux errer dans une temporalité flottante. Aux montagnes russes des échanges filés succèdent des trouées solitaires, où Bongwan marche dans une nuit sans fin, à travers des coins de rues déconnectées. Ce que le film observe, et qui remue le cœur,

c'est la complète dissolution du héros masculin, terrassé par sa velléité amoureuse, figé dans son impossibilité ontologique de trancher entre le confort de l'amour et la houle du désir, et ce jusqu'au complet effacement de lui-même.

« Comique de traduction »

En regard de cette apreté, *La caméra de Claire*, tourné à la volée dans les rues de Cannes pendant l'édition 2016 du Festival, et profitant ainsi de la présence d'Isabelle Huppert, pourrait passer pour plus frivole. Au contraire, le film rayonne d'une grâce et d'une légèreté infiniment harmonieuses. Il

reprend le motif du trio amoureux, mais décentré sur la Croisette, au sein d'un contingent de festivaliers coréens (un réalisateur et deux vendeuses, l'une jeune, l'autre plus âgée). Claire (Huppert, que le cinéaste retrouve pour la deuxième fois), venue en dilettante, circule entre ces trois personnages et les prend à tour de rôle en photo. Ces clichés, purs objets transitoires, aident les Coréens à comprendre l'évolution des relations qui les lient mutuellement.

D'une simplicité exemplaire, le film joue sur un comique « de traduction », qui accentue l'effort de communication entre les différents personnages. Celui d'Isabelle Huppert, extraordinaire, s'apparente à une petite fée, qui apparaît et disparaît d'un coin à l'autre de la ville, dénoue les situations, révèle chacun à lui-même.

Cannes et ses murs jaunes sont filmés comme un enchevêtrement de passages secrets, où l'on tombe sans cesse les uns sur les autres. La beauté du film tient au grand cas qu'il fait du regard : non seulement Claire prétend que ses photos transforment ses modèles, mais elle invite ces derniers à poser un regard différent sur le monde qui les entoure. « La seule façon de changer les choses, c'est de tout regarder à nouveau très longtemps », dit-elle. Une morale limpide, qui résume à merveille toute l'évidence et la sophistication mûries du cinéma d'Hong Sang-soo. ■

MATTHIEU MACHÉREY

Kim Min-hee : « Isabelle Huppert m'a prise sous son aile »

CÉLÈBRE EN CORÉE DU SUD, où une carrière de mannequin démarrée au milieu des années 1990 l'a conduite à jouer dans des séries télé pour adolescents pour ensuite glisser vers le cinéma, Kim Min-hee est la vedette des deux films canonnels d'Hong Sang-soo : *Le jour d'après* et *La caméra de Claire*. Depuis leur rencontre il y a deux ans, le cinéaste et son actrice ont tourné cinq films ensemble (*On the Beach at Night Alone* a valu à celle-ci l'Ours d'or de la meilleure actrice au dernier festival de Berlin) tandis que leur passion amoureuse faisait les choux gras de la presse à scandale coréenne – l'épouse d'Hong Sang-soo refusant de lui accorder le divorce, on les attaque violemment pour immoralité. Sur une terrasse ombragée qu'elle irradiait de sa beauté stupéfiante, Kim Min-hee a répondu à nos questions avec ce mélange de grâce malicieuse et de détermination qui caractérise ses personnages.

En juin, vous découvrez Cannes. A l'effluve de « Mademoiselle », de Park Chan-wook, vous tournez en même temps « La caméra de Claire » avec Hong Sang-soo. Sacré baptême.

C'était très fort. Je n'ai pas pu profiter du Festival, mais j'étais ravie de tourner un super-film. Je me suis dit c'était peut-être le début d'une relation avec Cannes.

« La caméra de Claire » se passe pendant le Festival. Pourtant, les décors sont déserts, comme souvent chez Hong Sang-soo. Pourquoi ce vide ?

Parce qu'il écrit ses scénarios le matin du tournage. Il ne peut pas prévoir à l'avance ce dont il va avoir besoin. Quand il veut des figurants, il alpague des passants. Dans *Le jour d'après*, il expérimentait une nouvelle méthode : il voulait se concentrer sur ses quatre personnages. Du coup, il n'y a carrément aucun figurant.

Quel genre d'atmosphère cette méthode crée-t-elle sur un tournage ?

Quand le scénario arrive, c'est un rush incroyable. Les acteurs doivent tout apprendre par cœur. L'équipe va booker des lieux en urgence. Mais on a tous le même objectif, faire un film formidable pour Hong Sang-soo. Chacun a un lien très fort avec lui. C'est pour cela que les

Sang-soo est quelqu'un de très généreux. Il sait comment nous parlons et entent compte. Le personnage que je joue dans *Le jour d'après* répète tout le temps un certain suffixe : c'est une sorte de tic de langage que j'ai dans la vie.

Vous jouez avec Isabelle Huppert dans « La caméra de Claire ». C'était bien ?

C'était assez inouï. C'est une actrice mondialement connue, non ? (Rire.) Quand je suis allée me présenter, pour lui dire à quel point j'étais honorée, elle m'a répondu : « Ah oui, je vous connais, j'ai vraiment beaucoup aimé *Un jour avec un jour sans*. » J'étais tellement touchée ! Elle m'a prise sous son aile, elle m'aidait pour ma prononciation en anglais, c'était super-mignon ! A un moment, elle m'a dit : « It's OK my darling. » C'est anodin, mais ça m'a totalement émue. J'ai beaucoup appris d'elle. Tout ce que je faisais répondait à ce qu'elle faisait. Quand je la voyais sourire, ça me faisait sourire. Magique.

Vos trois derniers films pour Hong Sang-soo, « La caméra de Claire », « Le jour d'après » et « On the Beach at Night Alone ».

« On the Beach at Night Alone » résonnent avec votre histoire. Comment le vivez-vous ?

Un artiste exprime forcément dans ses œuvres ce qu'il est en train de vivre. Cela ne veut pas dire que les films sont autobiographiques. De toute façon, j'ai tellement de respect pour ce qu'il fait que cela me serait parfaitement égal.

Quels sont vos prochains projets ?

Un film avec Hong Sang-soo ! Tout ce qui m'importe actuellement, c'est de travailler avec la personne que j'aime. Nous partageons des émotions tellement fortes, il y a une vraie symbiose entre nous. Je ne retrouverai sans doute pas cela avec un autre réalisateur. J'ai envie d'en profiter pleinement. Et, quel qu'on puisse écrire sur notre compte, je n'en ai rien à faire.

Ce que vous dites pourrait sortir de la bouche de votre personnage dans « Le jour d'après ». Est-il inspiré de vous ?

Les personnages d'Hong Sang-soo viennent tous directement de ses pensées. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR ISABELLE REGNIER

Le jour d'après, *La caméra de Claire*, films sud-coréens de Hong Sang-soo. Avec Kim Min-hee, Kwon Hae-hyo, Kim Saebuk, Cho Yun-hee, Isabelle Huppert, Chang Min-hee, Jeong Jin-young (1h35 et 1h09). Sorties prochainement.



Kim Min-hee, star d'un film amoureux d'elle.
PHOTO CAFRIGGI

Hong Sang-soo voit double

Ivresse et sobriété, désordre et calme, obscurité et lumière, le Coréen se joue des contrastes dans son «*Jour d'après*».

On commence lentement à bien savoir qui est Hong Sang-soo, le rapide : auteur de vingt-et-un longs métrages en vingt-et-un ans, dont deux tout juste montrés au Festival de Cannes, pour la plupart tournés en son pays, la Corée du Sud. Il n'y aura eu nulle éclipse entre le *Jour où le cochon est tombé dans le puits* (1996) et ce *Jour d'après* qui ne sera pas le dernier. Le reconnaître et l'aimer entre tous est une chose, reste à savoir : comment l'aborder ?

On se souvient de la méthode de drague exploitée par le protagoniste de *Matins calmes à Séoul* (2011), puis reprise en clin d'œil dans une scène de *Haewon et les hommes* (2013), fonctionnant sur le mode «*il y a deux femmes en vous*» : l'une joyeuse et l'autre plus sombre,

qui a des secrets. C'était le vieux refrain efficace du grand jour et de la face cachée, de l'ombre et de la lumière, de la profondeur et de la surface, qui se voyait moqué une bonne fois pour toutes. On aurait voulu dire à ce *Jour d'après* : «*il y a deux films en vous*», le film noir et le film lumineux, ou plus précisément, puisque l'alcool a chez Hong Sang-soo valeur d'arcane, le film ivre et le film sobre. Il faut se rendre à l'évidence : on ne la lui fait pas. On a beaucoup vu en Hong Sang-soo un Eric Rohmer coréen, mais c'est dans un film de Truffaut qu'un dragueur, tentant déjà la petite phrase, se prenait cette réponse définitive : «*Oui, mais aucune des deux n'a envie de coucher avec vous.*»

Ivresse ordinaire. Il y a deux films en vous, cela aurait peut-être encore marché avec le Hong Sang-soo d'avant, le cinéaste dont chacun des films se dédouble et se redouble en bifurcations fictives aux faux airs d'infini. Avec leurs effets de structure, tour à tour remplie ou vidée par la matière du vécu, du mal vécu

d'après a fait ses adieux au pliage, il a bu le récit jusqu'au fond, jusqu'à absorption complète de la structure dans l'expérience – celle-ci restant loupée, manquée, comme toujours ratée de peu. Prévenant toutes nos avances, le *Jour d'après* a pris la petite phrase à bras-le-corps : et aucun des deux films qu'il a en lui ne cédera aux sirènes du succès. Cela ne finira pas au lit.

Le premier, c'est le film ivre : un film de Hong Sang-soo, où un écrivain et éditeur d'âge mûr, Bongwan, est partagé entre sa femme et sa jeune amante, qui travaille avec lui dans sa petite maison d'édition. Ça tourne mal, dans le désordre et très vite : raconté par bribes enivrées, prises dans la ritournelle d'une petite musique lancinante qui scande les étapes tristes du malheur amoureux. Le second, le film sobre, est le film d'Areum : la jeune femme engagée par Bongwan pour remplacer à son poste de travail la maîtresse en fuite. Son premier jour comme éditrice est vite envahi par l'autre histoire, quand l'épouse entre en fureur dans le bureau, persuadée de

un peu trop tard. Or, le *Jour d'après* se refuse au vaudeville, et il n'engage ce qui proquo réjouissant que pour mieux le rejeter vers le premier film, celui qui n'en finit pas de finir. Désormais, nous n'aurons d'yeux que pour Areum (Kim Min-hee) : c'est d'elle que le film est amoureux, quand les autres personnages, y compris Bongwan, sont trop pris dans les machinations précédentes pour simplement la voir, encore moins pour l'aimer. Areum, la jeune femme qui ne sait pas boire, s'excepte à jamais de l'ivresse ordinaire de tous ces amours sans âme.

Dérision générale. C'est que le *Jour d'après* renverse exprès toutes les valeurs de l'alcoolisme de son auteur : en lui, le film ivre est mauvais (on a droit à l'autobiographie comme autocritique, le conte moral de la lâcheté masculine, la destruction transparente de la narration), et le film sobre est très bon, mais il n'existe pas. Il n'a pas sa place dans la dérision générale, dans l'ironie du sort et du spectacle,

rien tout ce que nous aurions simplement vécu – le premier film est au passé, le second au conditionnel, en l'absence d'un présent sans entrave. Où c'est le film sombre, celui du triangle triste, qui est de façade, et le film solaire, celui de l'intruse sans amour, qui en est le versant secret, et pourtant étalé au grand jour. Adieu mari, épouse, maîtresse, il y avait autre chose à vivre. Nous aimons Areum là où Bongwan passe à côté d'elle – jusqu'à l'oublier, dans un coup de théâtre final, une ellipse où la contraction du temps fait mesurer toute la distance entre le film et son personnage masculin : congé donné aux alter egos titubants.

Le critique Philippe Azouéry écrivait à propos du film, lors de sa présentation (forcément éconduite : on ne loupe jamais que le grand amour) en compétition à Cannes, que «*sa mise en scène a un adultère d'avance sur le monde*». Un art adulte, un grand art adultère, et puis non : ce qu'on n'a pas vécu nous précède et ne se répètera plus. Il n'y avait qu'un seul film, nous ne l'avons pas vu et nous ne le verrons jamais.

LUC CHESSEL

LE JOUR D'APRÈS
de HONG SANG-SOO
avec Kim Min-hee, Kwon Hae-hyo,

Dans les films du cinéaste coréen Hong Sang-soo, les personnages revivent plusieurs fois la même scène, détournent le cours du récit. Une actrice incarne deux rôles. La narration oscille entre passé et présent. Une rencontre avec le cinéaste et l'actrice qui habite tous ses derniers films, Kim Min-hee, répond peu ou prou aux mêmes règles. Un délice, un temps suspendu.

Il y a d'abord eu cette mise en abyme. L'interview se tient sur la terrasse du Silencio, un restaurant cannois, à l'endroit précis où Hong Sang-soo a tourné l'un des deux films qu'il présente cette année à Cannes – *Claire's Camera*, avec Isabelle Huppert (lire *Libération de mardi*). Et à la question « les ressemblances sont nombreuses entre vos films et votre vie, pourquoi dites-vous qu'ils n'ont rien d'autobiographique ? » il donne deux versions d'une même réponse. La première fois par des mots : « Je ne choisis pas tel ou tel élément de ma vie pour écrire un scénario dans un but bien précis. Ce sont des détails qui viennent à mon esprit, je les accepte, je les combine et j'essaie d'en faire quelque chose de rond. » Puis il s'est emparé de notre bloc-notes et a repris la même explication en y traçant des croquis. Un rond, donc, couvert de points (les « détails », si on a bien compris). Et des lignes sinueuses qui traversent le rond en passant par quelques points. L'interview s'est achevée. Et tout a semblé recommencer. Mais cette fois, les rôles se sont inversés et c'est lui qui s'est mis à poser des questions : « Quelle scène reprenez-vous dans le *Jour d'après* ? »

A eux deux, ils sont une douceur au carré. Lui mélancolique, elle d'une discrétion plus enjouée. Il allume une cigarette avec le mégot de la précédente, elle fume de manière plus modérée. *Le Jour d'après*, en compétition officielle, est le récit d'un piétinement : un éditeur un peu lâche a maille à partir avec trois femmes qui l'entourent – épouse, maîtresse, assistante. Ils racontent le début de leur collaboration, il y a trois ans, nimbée de magie. « J'avais été malade un an, ma tête tournait sans arrêt », dit d'abord Hong Sang-soo. Puis je me suis dit que c'était l'heure de se remettre à un film. J'ai été dans un café, me demandant que faire. Le nom de Kim Min-hee est venu alors qu'on ne s'était rencontrés que très brièvement dans un dîner et que je n'avais plus jamais entendu parler d'elle. » Il lui propose de jouer dans *Un jour avec, un jour sans*. L'ancienne mannequin accepte immédiatement. Le film raconte l'histoire d'un cinéaste qui tente de séduire une jeune mannequin devenue artiste. Deux ans plus tard, dans *On the Beach at Night Alone*, Kim Min-hee incarne la maîtresse d'un cinéaste marié, bien plus âgé qu'elle.

Ils ont officialisé leur relation lors d'une conférence de presse, en mars. « Ils savaient déjà », se résigne le cinéaste. Pourquoi le cacher ? Kim Min-hee y a eu cette phrase terrible : « Nous nous aimons avec tout notre cœur. Nous accepterons humblement tout ce qui arrive. » Car en Corée, leur liaison, dont les rumeurs alimentent les journaux depuis le tournage d'*Un jour avec, un jour sans*, fait scandale. Il est marié. Ils ont vingt-quatre ans de différence. L'épouse de Hong Sang-soo s'est épanchée dans les médias et lui refuse toujours le divorce. La carrière d'actrice de Kim Min-



LES GRANDS EPRIS

HONG SANG-SOO & KIM MIN-HEE

Le cinéaste coréen prolifique et son actrice fétiche ont officialisé leur liaison et font fi du scandale.

hee, en Corée du Sud, pourrait en pâtir. « Qui sait ? » soupire-t-elle. Elle a déjà perdu le contrat publicitaire qui la liait à une marque coréenne. Elle est touchante, il est magnétique, malgré ce spleen qui semble peser sur son dos, plus lourd qu'un âne mort. Ils ont la même fine bague à l'annulaire de la main droite. A Naju, dans le sud de la Corée, la mère de Kim Min-hee tenait une épicerie de quartier, son père était employé de bureau. Celui de Hong Sang-soo était militaire avant de devenir producteur de cinéma. « Ma mère avait beaucoup d'amis dans le milieu littéraire. Je les ai vus boire beaucoup. C'est surtout cela que j'ai retenu d'eux. » C'est la seule chose qu'il raconte en riant de bon cœur : son

enfance très alcoolisée. Il a tourné 21 films en vingt-et-un ans, – dont 5 avec Kim Min-hee ces deux dernières années –, œuvres à petit budget qu'il finance lui-même. « Si je pouvais, j'en ferais trois ou quatre par an. Je me sens à ma place quand je tourne. Rien n'est jamais gâché. Totalement épuisé, je suis bien. » Elle dit que d'une certaine manière, elle l'a rencontré grâce à Rohmer, bien avant qu'ils ne se voient. « J'ai tellement aimé le Rayon vert que j'ai cherché à voir tous les autres films du cinéaste. Un jour, quel qu'un m'a dit : « Tu aimes Rohmer ? Alors tu aimeras Hong Sang-soo. » Une histoire de cinéma.

SONYA FAURE
Photo OLIVIER METZGER

Kim Min-hee

actrice dans *Le Jour d'après* et dans
La Caméra de Claire de Hong Sang-soo

Kim Min-hee est un peu la Ingrid Bergman coréenne. Comprenez une jeune et sublime actrice, au faite de sa gloire, qui s'en va tourner avec un cinéaste pointu (ici Hong Sang-soo, ce fut Rossellini pour Bergman), tombe amoureuse de lui et devient le mouton noir de l'industrie locale, prise au piège d'un marivaudage étalé dans la presse. On ne plaisante pas avec l'adultère au Pays du matin calme – et Mr Hong est un homme marié. Résultat, parfaitement ridicule : Kim Min-hee est "blacklistée" et ne tourne plus qu'avec son pygmalion qui se retrouve, lui, dans la rubrique scandale alors que son audience est plutôt minuscule en Corée.

"Je n'ai pas de problème à en parler mais franchement, je n'ai pas grand chose à en dire. Ça n'est pas de mon ressort ce que disent les gens", prévient l'actrice, manifestement heureuse d'être là avec deux films de son beau cinéaste (devenu très fit depuis un an ou deux, comme par hasard) : *Le Jour d'après* et *La Caméra de Claire*. L'an dernier, elle était à Cannes avec *Mademoiselle* de Park Chan-wook (dont elle préfère ne pas parler...) et passa l'essentiel de son festival à tourner *La Caméra de Claire*, in situ, en dix jours, avec Isabelle Huppert. *"J'appréhendais un peu car j'ai énormément d'admiration pour elle et j'allais devoir jouer en anglais, langue que je maîtrise mal. Or, elle a été adorable avec moi. Elle m'a donné des conseils. J'ai beaucoup appris à son contact",* se souvient-elle. Elle dit aimer le cinéma français, en particulier Rohmer et Ozon, et Maître Hong lui a fait découvrir Buñuel, Cassavettes, Ozu...

On lui explique avoir été impressionné, dans chacun des deux films, par sa force de caractère, par sa maturité, par son sang-froid – par sa beauté aussi, mais on est trop timide pour le lui dire. Elle nous répond qu'il ne s'agit pas tout à fait d'elle mais d'une composition, à mi-chemin entre son tempérament et celui de Hong Sang-soo. *"Il fait des films avec sa vie, conclue-t-elle, et en ce moment, il est obsédé par la force des sentiments, par la sincérité et par la foi. Mais il respecte aussi la vérité de ses acteurs. Franchement, je ne pourrais plus faire de films qu'avec lui jusqu'à la fin de mes jours, ça m'irait très bien."* J. G.

Sélection officielle, en compétition,
en séance spéciale



Vivre d'amour et de soju

CHRONIQUE Portrait d'un éditeur égoïste, « Le Jour d'après » rafraîchit le sujet inépuisable qu'est l'adultère. Un film du Coréen Hong Sang-soo en noir et blanc où la parole tient une large place.



LE CINÉMA
Eric Neuhoff
eneuhoff@lefigaro.fr

Erreur sur la personne. Une dame débarque dans les bureaux de son mari et gifle la jeune femme qui est là. Surprise de cette dernière. C'est son premier jour de travail dans cette maison d'édition. L'épouse l'a prise pour l'ancienne assistante avec laquelle la trompait son mari et qui est partie depuis un mois. Le quiproquo est de taille. Le prolifique réalisateur coréen le dénoue à grands renforts de conversations. Il y aura aussi des cris et des larmes. La scène d'ouverture du *Jour d'après* frappe par sa délicatesse et sa maîtrise. Autour d'une table, une femme demande à un homme : « Tu as quelqu'un d'autre ? » Il dit non. On voit bien qu'il ment. Son regard plonge dans son bol de nouilles. Une mélancolie terrible passe sur les visages. En quelques secondes, voici la honte, le dégoût, l'enfer conjugal. Le mari part dans la nuit. Il y restera. Le jour d'après n'est jamais celui qu'on attend.

Brouiller les pistes

Résumons. Bongwan est écrivain et éditeur. Il couchait avec son employée, mais il s'agit d'une histoire dépassée. Ce type-là ne sait pas ce qu'il veut. Sa nouvelle recrue est douce et cultivée. Elle enfouit sa beauté dans des écharpes, aime la littérature, admire son patron. Cela parle beaucoup. Rohmer vient aussitôt à l'esprit, surtout que la jolie Areum croit en Dieu et que les discussions tournent autour de la foi, comme dans *Ma nuit chez Maud*. Le noir et blanc, la ville sous la neige confirment cette impression, évoquent le



Un éditeur qui couchait avec son employée, une nouvelle recrue aimant la littérature, une femme jalouse. On pense à Rohmer...

Clermont-Ferrand où Trintignant flirtait avec Françoise Fabian en citant Pascal sur un divan.

Hong Sang-soo évolue dans ces chassés-croisés avec une élégance qui enchante. C'est fait de riens, de déjeuners au restaurant, de face-à-face arrosés de soju (on boit sec dans les films du Coréen), de considérations sur la précarité des sentiments. On vérifiera au passage que là-bas, les éditeurs travaillent aussi peu que leurs collègues parisiens. On ne songe qu'au prochain repas. Les horaires sont élastiques. Et qui reprend de l'alcool de riz ? L'adultère et ses aléas constituent un motif inusable. Hong Sang-soo lui redonne une fraîcheur, une tristesse souriante à laquelle une Françoise Sagan aurait

sans doute été sensible. On s'y perd parfois, mais ça n'est pas une punition.

Il ne faut pas laisser traîner ses lettres d'amour. Cela occasionne des visites inopinées, des crises de nerfs, et des heures et des heures d'explications (enfin, pas exactement : 92 minutes en tout). Il flotte dans ce marivaudage mélancolique une douceur indicible. Ça n'est pas pour rien si on aperçoit sur une étagère un coffret de Bach en CD. Le réalisateur a signé lui-même la musique. Elle est lyrique, emportée, déchirante. Elle en dit long sur la lâcheté masculine, la mesquinerie de la trahison, les espoirs toujours déçus.

Ce portrait d'un égoïste qui ne désespère pas pleurer sur son sort et qui en gros ne pense qu'à lui (banal) brouille les

pistes. La séquence où Areum retourne à la maison d'édition des années plus tard est édifiante et drôle. Le gougat ne se souvient même pas d'elle, mais il lui offre un volume de Soseki. *Je suis un chat* ? Le titre n'est pas précisé. Brave chère petite Areum. D'elle nous restera l'image d'une demoiselle en train de prier avec un naturel confondant ou de baisser la vitre de son taxi pour regarder les premiers flocons tomber. ■



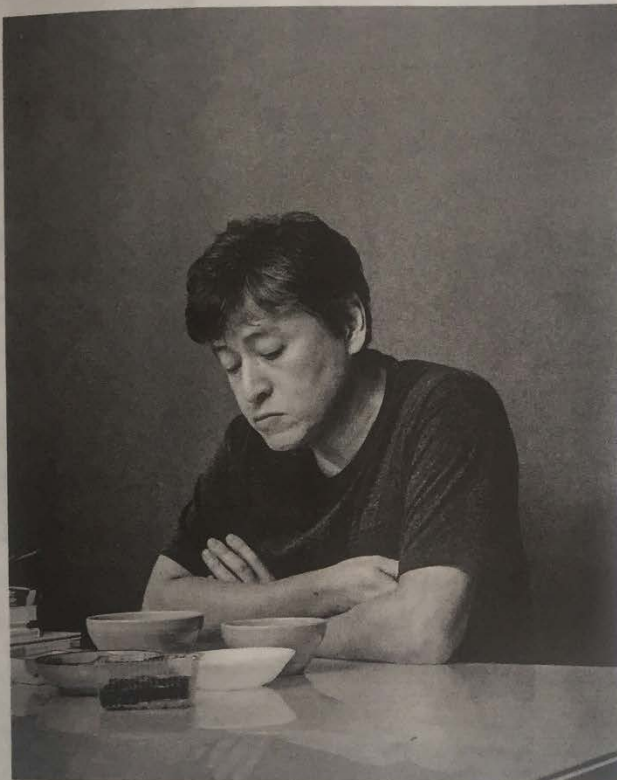
« Le Jour d'après »

Drame de Hong Sang-soo
Avec Kim Min-Hee,
Hae-hyo Kwon, Kim Saebuk
Durée 1 h 32

■ L'avis du Figaro : ●●●○



PAR NATHALIE
SIMON
nsimon@lefigaro.fr



FRAGMENTS D'UN DISCOURS AMOUREUX

SURNOMMÉ
LE «ROHMER CORÉEN»,
HONG SANG-SOO
RACONTE «LE JOUR
D'APRÈS» VÉCU PAR
UN HOMME PARTAGÉ
ENTRE DEUX FEMMES.
LA SIENNE
ET L'ILLÉGITIME.

En mai, le réalisateur sud-coréen Hong Sang-soo a fait un retour remarqué au 70^e Festival de Cannes. Un coup double avec *Le Jour d'après*, son nouveau film présenté en compétition, et *La Caméra de Claire*, avec Isabelle Huppert, projeté en séance spéciale, dont la date de sortie n'est pas encore annoncée. Tous deux traitent des atermoiements amoureux et sont portés par la même actrice, Kim Min-hee. Cette dernière est auréolée par un prix d'interprétation pour son rôle dans *Une femme seule sur la plage* à la Berlinale. Le premier long-métrage est en noir et blanc, empruntant ainsi aux cinéastes de la Nouvelle Vague. Hong Sang-soo place d'emblée et face à face un homme et une femme assis à une table. Elle est au bord de la crise de nerfs. Elle s'agace, crie, s'insurge, réclame la vérité. Il

**Le héros du
Jour d'après est
un homme pris
entre deux femmes.**

voit quelqu'un d'autre, elle en a la preuve, elle a trouvé une lettre d'amour qu'il lui a adressée. Lui ne bronche pas. Il a faim et avale ses nouilles goulûment, bruyamment. Se contentant de garder un silence prudent avant de nier la faute.

LÂCHETÉ MASCULINE. On retrouve ce héros quinquagénaire dans sa maison d'édition à Séoul. Il s'agit de Bongwan (Kwon Hae-hyo), également auteur de romans. Il reçoit une étudiante, Areum (Kim Min-hee), pour remplacer le poste d'assistante qu'occupait sa maîtresse, Changsook (Kim Saebyuk), partie sans laisser d'adresse. Leurs échanges ne manquent pas de piquant. Bongwan est toujours amoureux de Changsook et malheureux. Pourtant, ce jour-là, il a du temps et la belle Areum n'a rien d'autre à faire. Ils jouent à se plaire. Bongwan l'engage. Mais sa femme débarque sans crier gare. Hystérique. Elle

♥♥♥♥♥
LE JOUR D'APRÈS
Drame de Hong Sang-soo.
AVEC :
Kwon Hae-hyo, Kim
Min-hee, Kim Saebyuk,
Cho Yun-hee...
DURÉE :
1 h 32.

malmène Areum, qu'elle prend pour la maîtresse de son époux.

Ce marivaudage rohmérien a le mérite d'être clair et concis – il ne dure que 1 h 32 –, il est fin, drôle et cruel. Dans le viseur du cinéaste, il y a la lâcheté masculine, des femmes perfides et véhémentes et la fragilité d'un couple inscrit dans la durée. Hong Sang-soo est le maître d'œuvre d'une mise en scène au cordeau dans des espaces étroits, délimités par des cadres fixes. Sur « scène » évoluent seulement quatre acteurs. Étudiant à l'université de Chungang, à Séoul, Hong Sang-soo fréquentait assidûment le département « Théâtre et cinéma ».

À 56 ans aujourd'hui, il maîtrise chaque effet (placement de la caméra, photographie, musique...) et ses comédiens subtils interprètent parfaitement leur partition.

Fruit d'un dispositif minimaliste sophistiqué à l'extrême, *Le Jour d'après* est un film de virtuose qui aurait pu prétendre à la palme d'or. Hong Sang-soo aime Rohmer, Cézanne et Bresson. Depuis son premier long-métrage, *Le jour où le cochon est tombé dans le puits*, autre histoire de trahison, en 1996, le Coréen a vu pas moins de huit films, dont quatre en compétition officielle, sélectionnés sur la Croisette. Notamment, *La femme est l'avenir de l'homme* (2004), *Conte de cinéma* (2005) et *In Another Country* (2012). Au fil des ans, il n'a toutefois obtenu qu'un prix. C'était en 2010, à un certain regard, pour *Hahaha*. Il y était déjà question d'un trio amoureux. ■



Récompensée à Berlin pour un autre film du prolifique réalisateur coréen, Kim Min-hee illumine « Le Jour d'après », de Hong Sang-soo.

Trois femmes et un libertin

« **LE JOUR D'APRÈS** » Le Coréen Hong Sang-soo signe un film beau et intimiste — en Compétition à Cannes — sur le marivaudage.

PAR RENAUD BARONIAN

★ Elle se nomme Aereum, et ne sait pas, lorsqu'elle se présente au bureau du petit éditeur qui vient de l'embaucher en tant qu'assistante, qu'elle va se retrouver piégée dans un incroyable imbroglio amoureux. Son patron, Bongwan, un homme marié, ne lui a pas tout dit : il vient de se faire plaquer par l'assistante précédente, qui était devenue sa maîtresse.

Alors qu'il tente de rattraper le coup, Aereum voit débarquer au bureau la femme de son employeur qui, commettant une erreur, la prend pour la précédente assistante qu'elle sait être l'amante de son mari : énorme qui-pro-quo. Bongwan essaie alors de sauver la face, et voit chacune des trois femmes à tour de rôle : de fil en aiguille, et

surtout au long de conversations très arrosées, le mari, sa femme, sa maîtresse et son assistante vont pleurer, se fâcher, se réconcilier, converser sur un ton parfois léger, souvent amer...

UN NOIR ET BLANC TOUT EN NUANCES

Devenu maître, en 21 films, de l'exploration amoureuse au cinéma, Hong Sang-soo, 56 ans, signe avec « Le Jour d'après » une lumineuse pépite de marivaudage, tournée dans un noir et blanc somptueux qui renforce l'aspect intimiste du film. Aereum, qui sert de fil rouge au long-métrage, se révèle une femme exceptionnelle, libre, mélancolique, qui va successivement affronter les événements avec un détachement feint, une langueur fascinante, puis une distance salvatrice qui la rendent terriblement atta-

chante. Le tout interprété avec une grande justesse par la formidable Kim Min-hee, qui aurait pu prétendre au prix d'interprétation au dernier Festival de Cannes, où le film était en compétition.

Mais, puisqu'il s'agit d'un film choral, « Le Jour d'après » aurait tout autant mérité la Palme d'or, ou un prix de la mise en scène pour son réalisateur, car ce long-métrage restera comme l'un de ses plus beaux. Il est finalement reparti bredouille de la Croisette : aux spectateurs de lui rendre justice.

« **Le Jour d'après** », drame coréen de Hong Sang-soo, avec Kim Min-hee, Kwon Hae-hyo, Kim Sae-byuk... 1 h 32.

CINÉMA

www.leparisien.fr

Les films, les salles, les horaires

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

Le jour d'après

« Tu en vois une autre ? » Dès le petit déjeuner, un éditeur de Séoul est en butte aux soupçons de sa femme. Arrivant à son bureau, il s'entretient longuement avec sa nouvelle collaboratrice, recrutée en remplacement de la précédente, qui était de fait sa maîtresse. Tandis qu'il s'absente, l'épouse jalouse débarque et fait une scène à la nouvelle — qu'elle prend pour l'ex !

Non, ce n'est pas du vaudeville, mais un nouveau petit miracle d'équilibre et d'ambiguïté dû au réalisateur coréen Hong Sang-soo, tourné en noir et blanc et sélectionné à Cannes. A partir de trois fois rien — un homme face à trois femmes, pris dans l'obscur glissement des sentiments —, il sait ourdir les mille et un scénarios des couples qui se font et se défont. — **D. F.**

Les facéties grinçantes de Hong Sangsoo

— L'auteur de *Le Jour où le cochon est tombé dans le puits* revient avec une des comédies sentimentales dont il a le secret.

Le Jour d'après ★★
de Hong Sangsoo
Film sud-coréen, 1 h 32

Habitué des grands festivals, et de Cannes en particulier, le Sud-Coréen Hong Sangsoo s'y trouvait encore en compétition il y a quelques jours. Ignoré par le palmarès, *Le Jour d'après* n'en mérite pas moins attention, tant s'y déploie l'art si

singulier de ce spécialiste de la désillusion amoureuse, auteur de psychodrames amers et drolatiques.

Auteur prolifique – un film par an, parfois davantage –, récompensé pour *Hahaha* et *Un jour avec, un jour sans*, Hong Sangsoo pose cette fois sa caméra dans les bureaux d'un petit éditeur où une jeune femme effectue sa première journée de travail. Plus âgé qu'elle, par ailleurs écrivain primé, le « patron » prend le temps de découvrir celle qu'il vient d'embaucher, autour d'un thé puis d'un déjeuner. La conversation amène chacun à livrer sa vision du monde, à travers un jeu de dévoilement où s'insinue

Au spectateur qui aurait tendance à se projeter dans le confort de cette relation à naître, le scénario impose bientôt un cinglant réveil.

une part de séduction. Mais au spectateur qui aurait tendance à se projeter dans le confort de cette relation à naître, le scénario impose bientôt un cinglant réveil.

Comme souvent, le réalisateur fait le choix du noir et blanc et tourne dans une économie restreinte : une poignée de personnages, guère plus de décors, beau-

coup de dialogues autour de tables où la parole se libère à mesure que s'entassent les bouteilles. Grâce à sa science du montage et de la mise en scène, Hong Sangsoo parvient à nourrir dans ce cadre contraint une histoire riche de rebondissements insoupçonnés. Adeptes de tours de passe-passe, il provoque de passionnants changements de point de vue, qui révèlent ses personnages sous des angles nouveaux. L'éditeur ne sera pas épargné, saisi dans ses entremêlements sentimentaux, ses redites et sa part de lâcheté. L'exercice de style, une fois encore, se révèle brillant.

Arnaud Schwartz



HONG SANG-SOO ET LES VERTIGES DE L'AMOUR

Hong Sang-soo filme plus vite que son ombre. En vingt et un ans de carrière, il a signé un nombre égal d'opus. Ces derniers temps, il dégage en rafale. Fin 2016, il sortait « Yourself and Yours ». En février dernier, il présentait à la Berlinale « On the Beach at Night Alone », qui valait à son actrice emblématique, Kim Min-hee - elle est aussi son amante -, un prix d'interprétation. A Cannes, l'infatigable Hong Sang-soo était venu avec pas moins de deux longs-métrages : « La Caméra de Claire » avec Isabelle Huppert et Kim Min-hee, hors compétition ; et « Le Jour d'après », qui lui permettait de figurer pour la quatrième fois en compétition.

ENTRE MARIVAUDAGE ET VAUDEVILLE

Au petit déjeuner, Bongwan (Kwon Hae-hyo), patron d'une modeste maison d'édition, se fait passer un savon par sa femme, Haejoo, qui le soupçonne d'avoir une maîtresse. Elle n'a pas tort, mais il n'avoue rien. Sur ce, comme chaque matin, il part à pied pour son bureau, où il reçoit Areum (Kim Min-hee), écrivaine en herbe, d'une beauté à couper le souffle. C'est son premier jour de travail ; elle n'est pas près de l'oublier.

Car, au milieu de l'après-midi, la femme de Bongwan déboule comme une furie, se rue sur Areum et la giflé à plusieurs reprises. Elle est persuadée que le poème d'amour qu'elle a trouvé dans une veste de son mari lui est destiné. Bongwan parvient tant bien que mal à se dépatouiller de cet imbroglio et Haejoo, calmée, repart de la boutique à moitié convaincue.

Bongwan pense avoir fait le plus dur quand, en fin de soirée, Changsook (Kim Saebyuk), son ancienne maîtresse, débarque dans l'intention de retrouver son job et son amant. Areum ne l'entend pas de cette oreille. Les embrouilles reprennent.

Entre marivaudage et vaudeville, « Le Jour d'après » explore, avec humour et tendresse, les désarrois d'un quinquagénaire victime des élans de son cœur, de son indécision et de ses petites lâchetés. Le film n'est pas sans faire écho à l'histoire d'amour entre Sang-soo et Min-hee, mannequin plus jeune de vingt-quatre ans, qui a défrayé la chronique coréenne. Alors que la femme de Hong Sang-soo refusait le divorce, ils ont été obligés d'officialiser leur liaison. Avec cette partition enlevée et bien arrosée, filmée en noir et blanc, Hong Sang-soo n'a pas usurpé, une fois de plus, son titre d'Eric Rohmer coréen. Rohmer, le cinéaste favori de Min-hee. Depuis qu'elle a découvert « Le Rayon vert », il y a quelques années, elle a cherché à voir tous ses films. Un jour, quelqu'un lui a dit : « Tu aimes Rohmer ? Alors tu aimeras Hong Sang-soo. » Il ne croyait pas si bien dire...

Hong Sang-soo, l'amour en éternel motif

« **LE JOUR D'APRÈS** » Un bijou élégiaque en noir et blanc

C'est un triangle amoureux qui serait banal sans l'art de Hong Sang-soo : Bongwan, éditeur, trompe sa femme avec une jeune femme, Changsook. Vient s'ajouter un autre personnage, Areum, qui s'apprête à vivre son premier jour de travail dans la petite maison d'édition de Bongwan. Lui ne se remet pas de sa séparation d'avec Changsook. Il a quitté son domicile conjugal, et en quelques plans qui sont autant de

variations sur l'attachement amoureux, sa détresse se révèle. Areum l'attend. Sans le consoler, elle va interférer sur le déroulement de ce vaudeville élégiaque. Elle est le caillou dans la chaussure, interrogeant son patron sur le sens de sa vie.

Pas de morale ici, ni de psychologie. En revanche, c'est comme si le cinéaste sud-coréen, dont la vie privée a inspiré ce nouveau film, questionnait le réel dans ce flux et reflux d'une

existence où les temps se télescopent. Qu'est-ce qui est vrai ? Cet amour que l'épouse devine ? Ce désespoir qui renvoie Bongwan au passé ? Ou la mort qui a frappé Areum et semble lui donner le goût de vivre ?

Déployant une intrigue minimale et un noir et blanc aussi beau qu'il est troublant, Hong Sang-soo crève les apparences avec une malice pleine de tristesse.

S. A.



Un noir et blanc aussi beau que troublant. PHOTO DR

« LE JOUR D'APRÈS »** DE HONG SANGSOO, ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

Un petit film en noir et blanc distingué, tourné majoritairement en intérieurs, dans trois décors, une salle à manger, un restaurant et une librairie. Un acteur et trois actrices incarnant respectivement la femme, l'ex-maîtresse et l'employée qui a bien failli devenir la nouvelle amante. La mise en scène minimaliste mise sur les dialogues et des situations de vaudeville. L'on pense parfois à Jean Eustache, souvent à Éric Rohmer. C'est du pur Hong Sangsoo, cinéaste Sud-Coréen, auteur de vingt films tous structurés autour d'événements impromptus appelés à semer un chaos placide dans l'existence du trio ou du quatuor principal. Il est de tradition que les femmes aiment et admirent que les hommes – ces gros lâches ! – en abusent. Abondent les rendez-vous manqués.

EN PLEIN VAUDEVILLE

L'on nage en plein vaudeville, ivresses à la clé. On a naturellement un mal de chien à différencier les unes des autres, les femmes des maîtresses... À croire que le monteur se fiche de la chronologie. La chute se fait attendre. Rarement elle se pointe. Dans le cas présent, l'on comprend que le but est de méditer sur cette phrase de dialogue : « C'est quoi le réel ? Si on n'arrive pas à le saisir, il n'existe pas. C'est peut-être une illusion ? ». À vos crayons !

PAR P. PHL | PUBLIÉ LE 06/06/2017



« LE JOUR D'APRÈS »: HONG SANG-SOO CACHE SES AMOURS DANS DES BULLES DE FICTION

Le cinéaste coréen Hong Sang-soo s'inspire de son quotidien et de celui de ses acteurs qu'il transforme en « bulles de fiction »... Pour « Le Jour d'après », c'est une scène de dispute entre sa femme et sa maîtresse qui a servi de déclencheur...

Le cinéaste coréen Hong Sang-soo transforme des « blocs de réalité » en « bulles de fiction » pour raconter ses marivaudages explosifs. Pour *Le Jour d'après*, présenté cette année en compétition à Cannes, c'est une scène de dispute entre sa femme et sa maîtresse qui sert de détonateur...

Il faut voir cette tornade d'une quarantaine d'années surgir dans la maison d'édition de son mari et s'en prendre à sa toute nouvelle assistante, embauchée le matin même. L'avalanche de noms d'oiseaux est d'autant plus vive que cette femme qui se sait trahie confond la novice avec la vraie maîtresse de son mari, son ancienne assistante dont il vient de se séparer, sentimentalement et professionnellement.

UNE SCÈNE DE DISPUTE BIEN RÉELLE

Evidemment la scène est drôle du fait du quiproquo, mais elle est encore plus savoureuse quand on sait qu'elle a eu lieu aussi dans la réalité. Madame Hong a effectivement fait irruption dans le couple adultérin que formaient Hong Sang-soo et son actrice, la jeune et jolie Kim Min-hee, repérée dans *Mademoiselle* de Park Chan-wook.

Pendant plusieurs mois, la presse à scandale sud-coréenne en a fait ses choux gras, au point que les deux tourtereaux ont été contraint d'organiser une conférence de presse pour justifier leur idylle : « Je l'aime, il m'aime, nous nous aimons », ne cessent-ils de clamer depuis afin d'atténuer les ardeurs de la chronique people (car Madame Hong refuse toujours le divorce) et permettre à Kim Min-hee de protéger sa carrière de comédienne. C'est pourquoi le fait d'obtenir le prix d'interprétation féminine à Berlin pour *On the Beach at Night Alone*, le précédent film de Hong Sang-soo (pas encore sorti en France), a été vécu par la jeune femme comme « un soulagement ».

Revenons au film qui sort ce mercredi, *Le Jour d'après*. Et à sa scène d'anthologie. Nous avons demandé à monsieur Hong comment il l'avait imaginée. « Comme toutes les scènes de tous mes films : je définis une situation de départ qui m'intéresse, je ne sais pas à l'avance ce qui va advenir, mais je puise des situations dans mon expérience et dans mes discussions, souvent arrosées, avec mes acteurs », explique-t-il avant de s'emparer du carnet de notes de son interlocuteur. Meticuleusement, il place sur un croquis ses personnages, ses acteurs, lui-même aussi, et griffonne un « bloc de réalité » dont il extrait des « bulles de fiction »... Un travail où il s'agit ensuite de « tout remettre en ordre pour donner un sens à l'histoire ». Même si Hong Sang-soo prend soin de ne « jamais toucher à la réalité, ça l'abîmerait », on la reconnaît à travers le film et on s'en amuse. Quand Kim Min-hee joue la fausse maîtresse de l'éditeur, celle que l'épouse de ce dernier prend à tort pour la vraie, on est certes dans la fiction, mais pas loin de la réalité.

Et comment ne pas être amusé de savoir que les deux acteurs qui interprètent le mari infidèle (à gauche sur la photo) et la femme furieuse d'avoir été trahie (à droite) forment un vrai couple dans la vraie vie. Certes, ils confiaient à Cannes « ne pas avoir connu une telle dispute » dans leur vie, mais c'est encore une bulle de fiction extraite de la réalité.

STÉPHANE LEBLANC, PUBLIÉ LE 07.06.2017

entretien

“le matin, mon cerveau est frais”

Sélectionné pour deux films à Cannes (dont *Le Jour d'après* qui sort cette semaine), **Hong Sangsoo**, s'il parle difficilement de ses œuvres, parle plus aisément de ses méthodes de travail. Et de son actrice fétiche, sa compagne Kim Min-hee, mégastar en Corée.

propos recueillis par Jacky Goldberg photo Renaud Monfourny



Il est fréquent qu'un cinéaste refuse de donner une interprétation de ses films, arguant qu'il s'agit là du travail du critique, pas du sien. Même si c'est exact, il en ressort souvent un sentiment de frustration, l'impression qu'en face de soi l'artiste ne joue pas complètement le jeu. Si Hong Sangsoo pousse ce goût du mystère à l'extrême (d'une façon qui rappelle celle de Lynch), discuter avec lui ne laisse nullement place à cette insatisfaction. Au contraire : la simplicité et la beauté des mots qu'il emploie (même en anglais, qui n'est pourtant pas sa langue natale), l'indolence avec laquelle il les prononce, le zen absolu qui se dégage de son corps, de son regard, de son sourire, tout cela concourt à produire un miracle qui redouble celui de ses films.

Plus disert sur le "comment" que sur le "pourquoi", Hong Sangsoo (particulièrement depuis qu'il est

amoureux, voir la fin de l'entretien) ensorcelé autant avec ses mots qu'avec ses images. Car il n'y a aucune différence entre les deux. Car personne aujourd'hui n'a aussi radicalement réduit l'écart entre la vie et le cinéma. Ne manquait qu'une bouteille de soju, sur la terrasse où nous l'avons longuement interviewé à Cannes, où il présentait en compétition *Le Jour d'après* et, hors compétition, *La Caméra de Claire*, et nous aurions pu être dans un de ses films

Quel est le point de départ de *Le Jour d'après* ?

Hong Sangsoo – Vous le savez sans doute, je travaille sans scénario. Tout ce dont j'ai besoin pour commencer un film, c'est quelques décors, plus deux ou trois acteurs. Parfois, quelques notes écrites sur un carnet mais pas toujours. Le reste vient naturellement. En l'occurrence, j'avais envie de travailler avec Kwon Hae-hyo, qui avait déjà joué dans *Yourself*

and Yours (2016), ainsi que dans *On the Beach at Night Alone* (toujours inédit - ndr), mais dans des rôles secondaires. Je savais aussi que Kim Min-hee serait également de la partie. Quant au lieu central, cette minuscule maison d'édition, j'y avais récemment pris un verre et longuement discuté avec son propriétaire. Ce qui m'avait le plus frappé était son rythme de vie. Tous les jours, il va au bureau à 4 ou 5 heures, avant l'aube, et rentre très tard. "Pourquoi ?", lui avais-je demandé. "Pour m'échapper de chez moi !", m'avait-il répondu (rires). Je lui ai proposé de le suivre une journée entière. Il a accepté et, à partir de là, je me suis laissé inspirer. J'ai vu son trajet de la maison au bureau, dans cette atmosphère si particulière qui précède le lever du soleil. J'ai déjeuné avec lui dans un restaurant chinois. J'ai rencontré sa femme, qui joue d'ailleurs son propre rôle dans le film. Et c'est tout. Ça me suffit pour commencer un film.

Et ensuite ? Vous improvisez chaque jour le scénario ?

Voilà. Chaque jour, je décide ce qu'on va tourner en fonction de ce qu'on a fait la veille. J'ai progressivement arrêté d'utiliser des scénarios parce que ça ne me convenait pas. Mes trois premiers films étaient écrits. Puis j'ai fait un traitement de trente pages pour *Turning Gate*. Puis des traitements de plus en plus courts : vingt pages, dix pages, cinq pages, et plus du tout à partir d'*Oki's Movie* (il dessine un schéma sur une feuille en même temps qu'il parle). Depuis, je me contente d'écrire les dialogues chaque jour avant d'arriver sur le plateau.

Peut-on dire que c'est de la paresse (rires) ?

Oui, on peut ! (rires) Enfin, partiellement. Je me suis rendu compte que quand je n'avais rien, aucune préparation, quelque chose se passait dans mon cerveau qui me conduisait à des endroits où je n'irais pas sinon. ►

entretien

La pure inspiration du temps présent...

Tout à fait. Le matin, mon cerveau est frais, les idées me viennent. Je les laisse remplir le vide. J'aime cette fraîcheur.

Combien de scènes tournez-vous par jour ?

Entre trois et cinq. Il me faut donc entre neuf et douze jours de tournage, répartis sur trois semaines, car j'ai besoin de faire un ou deux breaks.

Pourquoi avoir filmé *Le Jour d'après* en noir et blanc ?

Parce que ça me semblait juste. Je n'ai pas d'autre explication... *(il répondra la même chose à toutes nos questions sur des détails spécifiques au Jour d'après - ndr)*

Vous dirigez beaucoup vos acteurs sur le plateau ?

Non, pas tellement. Je les choisis très précautionneusement et après je leur fais confiance. Quand je rencontre un acteur, je l'observe et je me laisse séduire ou pas. On boit des verres, je lui raconte des choses personnelles, il ou elle me raconte des choses personnelles... On ne parle surtout pas du film. En général, c'est quelque chose de très concret qui m'intéresse. Un détail de comportement. Parfois, ce peut être un souvenir personnel qui me revient en discutant. C'est instinctif.

Ça vous est arrivé de vous tromper ?

À deux occasions, il y a très longtemps, j'ai eu du mal à expliquer ma méthode à un acteur. Il était rétif à travailler comme je le lui demandais. Mais il a fini par l'accepter. Désormais, ça n'arrive plus ; si on vient chez moi, on sait comme ça se passe.

Vos personnages sont un mélange entre vous et les acteurs qui les interprètent ?

Toujours. C'est une construction entre le tempérament d'un acteur, ce qu'il m'inspire, et mes propres souvenirs, mon propre comportement face à une situation. Même pour les personnages féminins, je ne fais aucune différence *(Kim Min-hee nous confirmera que son personnage tient autant d'elle-même que d'Hong Sangsoo - ndr)*.

Vous êtes heureux sur un plateau ?

(il réfléchit) Je ne sais pas si j'emploierais le terme "heureux". Mais je me sens très bien pendant le tournage, oui. C'est un moment où je me sens parfaitement... intégré. Tout est un. Je pars de rien et à la fin j'ai quelque chose. Quand je termine, je me sens épuisé mais c'est un sentiment exaltant. Bonheur est un mot tellement lourd qu'on utilise avec tellement de légèreté... Je préfère l'éviter et dire simplement que je me sens bien. A ma place.

Vous n'avez jamais peur de la page blanche ?

Ou parfois, quand vous voyez le résultat, vous arrive-t-il d'être déçu ?

Je ressens encore un peu d'anxiété mais le désir de travailler de cette façon l'emporte largement

sur la peur de l'échec. Quant à la déception, je ne la connais pas : ce qui m'importe, c'est le processus. Du moment qu'il est juste, je ne peux être que satisfait du résultat. Mon but n'est pas de parvenir à un effet, je ne me dis pas "avec cette scène, je veux dire ça". Je n'ai pas de plan global à accomplir. Pas d'objectif donc pas d'échec.

Parmi vos films, il n'y en a pas un que vous préférez, j'imagine... Vous comprenez pourquoi tel film va à Cannes en compétition, et tel autre, *La Caméra de Claire* par exemple, ailleurs ?

Je n'en ai aucune idée. Pour moi, tous mes films se valent. Ils sont chacun l'expression de moi dans ma plénitude. Je suis content quand on me dit qu'on aime mes films et j'observe que certains sont plus populaires que d'autres mais, personnellement, je suis incapable de les différencier.

Et quand vous ne tournez ni ne montez, vous vous ennuyez ?

Non, j'essaie simplement de vivre ma vie ! C'est difficile à décrire. J'ai globalement une vie assez simple. Avant, je prenais des notes et je les organisais. Désormais, je me laisse inspirer au jour le jour. Donnez-moi de l'argent, une petite équipe, quelques acteurs, et je commence un film demain ! *(rires)*

C'est exactement ce que vous avez fait l'an dernier à Cannes avec Isabelle Huppert, non ?

Je savais qu'elle venait à Cannes et que j'y serais aussi, alors je lui ai demandé si elle serait d'accord pour m'offrir un peu de son temps. Je suis arrivé quelques jours avant le festival pour repérer. J'ai trouvé un restaurant chinois, une terrasse, des ruelles, un café avec un chien, et une plage avec des tunnels qui me plaisaient. Les tunnels, ça a vraiment été le délice...

Qu'est-ce qui vous inspire chez Isabelle Huppert ?

Sa simplicité. Je lui donne le script le matin, elle le lit, elle le joue, et c'est toujours parfait, je n'ai rien à lui dire *(rires)*. Entre nous, ça marche de façon instinctive.

J'ai l'impression qu'elle vous fait rire, non ?

Oui, beaucoup. Sa façon de marcher, de se tenir debout, de parler. C'est merveilleux.

Et Kim Min-hee, que vous inspire-t-elle ?

C'est la quatrième fois que vous travaillez avec elle...

La première fois que j'ai pensé à elle, c'était quelques mois avant le tournage d'*Un jour avec, un jour sans*. Avant cela, je ne l'avais jamais envisagée... *(il réfléchit, prend un air plus grave)*.

Ecoutez, pendant un an, j'ai été très malade. Je ne pouvais rien faire. Un jour, j'ai fini par me sentir mieux, mais pas complètement. J'étais dans un café et je me suis convaincu que je devais tourner quelque



FESTIVAL DE CANNES



“LE JOUR D’APRÈS” DE HONG SANG-SOO : ENFIN LA PALME D’OR POUR LE GÉNIE CORÉEN?

«LE JOUR D’APRÈS» DE HONG SANG-SOO

Présenté hier en Compétition officielle, “Le Jour d’après” amène le système HSS vers un territoire plus personnel et tourmenté. Un film sublime.

Nouveau chapitre dans l’œuvre d’un des plus grands réalisateurs en activité, Le jour d’après nous précipite une nouvelle fois dans les atermoiements amoureux d’un homme pris entre plusieurs femmes. Comme toujours chez Hong Sang-soo, il s’agit de saisir les subtiles variations dans le travail du motif, de percevoir le trouble qui vient agiter l’invariable surface d’une composition maîtrisée à la perfection.

Si les trois derniers films de HSS se présentaient sous la forme d’ambitieux puzzles temporels, ce nouvel opus semble avoir retrouvé une forme de linéarité plus simplement perturbée par le brouillage du temps. On pourrait même voir le film comme une synthèse de son cinéma, entre la pureté de *The Day He Arrives* (2011) et la complexité de *Yourself and Yours* (2016).

UN FILM MAGNIFIQUEMENT TOURMENTÉ

Mais loin d’être le lieu d’un apaisement, cette synthèse accouche d’un film magnifiquement tourmenté. Le marivaudage habituel y prend un accent cruel, la tendresse a laissé place au sourd désespoir de Bongwan, un homme piégé dans sa passivité chronique, désespoir souligné par la déchirante petite phrase musicale qui parsème le récit.

A l’image de ces quelques notes proustiennes dont la limpidité est brouillée par un grésillement lo-fi, *Le Jour d’après* est l’histoire d’un parasitage inoculé via le personnage d’Areum, interprété par Kim Min-Hee. Entre une maîtresse et une épouse tout aussi antipathiques l’une que l’autre, Areum, son employée d’un jour qu’il laissera partir sans rien vivre avec elle, est à la fois le poison qui vient complexifier une situation déjà tendue et son possible remède.

Si ce potentiel relationnel ne sera jamais exploré par le récit, il habite puissamment son hors-champ, un imaginaire où Bongwan et Areum finiraient par s’arracher à l’ennuyeux duo maîtresse/épouse. Cette tension née d’une pulsion inassouvie, ce motif du rendez-vous manqué cher à HSS y trouvent une tragique et sublime illustration.

Un réalisateur au plus près de son film et de son actrice

Une dimension tragique renforcée par l’impression d’un film à fleur de peau, où l’intranquillité de son auteur, ses affects agités et sa fragilité semblent plus que jamais exposés. Au-delà de la dimension autobiographique de ce *Jour d’après*, on sent que la distance entre HSS et son film est ici ténue. Il se tient au bord du cadre, au plus près de son actrice, Kim Min-Hee, absolument éblouissante de charme et de subtilité. En trois films, il ne l’avait jamais filmée avec autant de désir. Sensuelle, mélancolique et déchirante, cette quatrième présence de Hong Sang-soo en compétition officielle tient toutes ses promesses et nous permet de rêver qu’il soit enfin récompensé par la Palme d’or.

LE JOUR D'APRÈS

HONG SANG-SOO

Le Rohmer coréen revient avec un conte d'hiver, drôle et profond, autour d'un triangle amoureux.



A Séoul, un éditeur entre deux âges reçoit sa nouvelle (et jeune) collaboratrice pour son premier jour de travail. Les bureaux sont exigus et déserts : il n'y a de la place que pour une seule employée. Un tête-à-tête s'installe, où chacun semble passer l'autre au scanner, et dévoile, bon gré mal gré, son jardin secret et, même, ses raisons de vivre : on dirait presque un dialogue de Platon. Jusqu'à l'arrivée fracassante de l'épouse de l'éditeur, jalouse, violente, qui se méprend sur la situation. Elle ignore que la véritable maîtresse de l'homme est une précédente collaboratrice, qui a démissionné quelque temps auparavant. Le prolifique Hong Sang-soo (trois films en 2017, dont deux présentés à Cannes) est, depuis



longtemps, qualifié de rohmérien. Avec ce nouveau film, il mérite aussi le titre de Sacha Guitry coréen. Rien ne lui échappe des mécanismes de l'adultère et du démon de midi, qu'il restitue avec une finesse inouïe, dans le flot d'un dialogue à fleur de peau. Et, après le départ de l'épouse jalouse, c'est le retour inopiné de l'amante qui offre un coup de théâtre dévastateur... Avant un épilogue tout aussi inattendu. Quelques décors banals, quatre acteurs, une heure et demie de noir et blanc enneigé : avec ce conte d'hiver

des plus modestes, le cinéaste suggère bien des bouleversements dans la vie de ses personnages.

L'homme, d'abord maître du jeu, démasqué dans ses mensonges minables ensuite, est celui qui perdra le plus. La jeune femme humiliée au début repartira, elle, la tête haute, mais le cœur un peu plus lourd... Ce vaudeville philosophique ne cesse d'être drôle que pour devenir déchirant.

— **Louis Guichard**

| *Geu-hu*, Corée (1h32) | Scénario : Hong Sang-soo. Avec Kim Min-hee, Kwo Hae-hyo.

Le premier jour de travail d'une jeune femme (Kim Min-hee), embarquée malgré elle dans un vaudeville cruel.



CINÉMA

LE MAÎTRE DE L'ILLUSION

LE CORÉEN HONG SANGSOO TOURNE COMME IL RESPIRE. QUATRE FILMS PAR AN, DONT CE CHEF-D'ŒUVRE: *LE JOUR D'APRÈS*. Par Philippe AZOURY

En un an, Hong Sang-soo a signé quatre films. *Le Jour d'après* est le dernier en date et était en compétition à Cannes. C'est surtout un morceau de perfection décroché du ciel du cinéma. La grâce, quand elle semble naturelle, est inexplicable, et on peut ici parler de souffle : Hong Sang-soo filme comme il respire. Il griffe, il ronronne. C'est un chat. Son jeu favori est de filmer l'évidence pour ensuite nous la retirer des yeux en riant : vous étiez séduit par cette image et vous n'avez pas vu qu'elle était truquée. A ce stade-là, on en a déjà trop dit. Résumer un Hong Sang-soo, c'est coton. Il y a le personnage principal, qui est lâche et orgueilleux. Il est critique et éditeur. Il est marié mais a une aventure avec la fille qui travaille pour lui. Cette jeune fille, on croit deviner que c'est la splendeur qui vient se présenter pour un poste d'assistante. Et que le film s'écrit en flash-back. C'est dire si on n'avait encore rien compris. On croyait voir décrite la naissance de

l'amour. C'est, disons, à la fois plus simple et plus retors. Plus simple, car ce film n'est pas forcément au passé. Il pourrait même être au présent. Plus retors car ce film est quand même aussi fabriqué avec des bouts de souvenirs. Il en explore des blessures, en sonde des interdits. Il y a des jours où le passé redevient brusquement du présent. Ce sont des jours où l'on suffoque la gueule ouverte. Vous lirez partout que *Le jour d'après* est un jeu de piste. C'est vrai. Mais dites-vous aussi qu'il est un film incroyablement littéral et simple : une chronique de la retenue et de la mémoire. Il dit ce qu'il reste d'encore vif dans une histoire fracassante, mixé à l'observation d'une relation qui hésite à se faire. Et puis dites-vous bien que toujours Hong Sang-soo nous trompe. Derrière ce noir et blanc épais (celui d'un Jean Eustache), derrière cet air compact qui circule entre les êtres (qui rappelle Garrel), sa mise en scène a un adultère d'avance sur le monde.

LE JOUR D'APRÈS de Hong Sang-soo (Corée du Sud, 1 h 32). En salle le 7 juin.



LE JOUR D'APRÈS : HONG SANGSOO RÉINVENTE LE DISCOURS AMOUREUX

Avec *Le jour d'après*, présenté en compétition, le cinéaste sud-coréen propose une énième variation autour de l'adultère. Son film bouscule la temporalité et réinvente le discours amoureux au cinéma. Bigrement stimulant.

Cette histoire n'a pas d'âge. Un homme marié aime une autre femme, a du mal à assumer, jusqu'au jour où une lettre enflammée vient tout ébranler. Au cinéma comme dans n'importe quelle autre forme d'expression, l'artiste qui planche à partir d'un tel canevas, sait qu'il s'aventure sur un chemin balisé, bordé de part et d'autre d'un abîme où viennent s'engouffrer tous les tourments de l'âme humaine et d'une forêt ombrageuse et mystérieuse.

A quoi pense Hong Sangsoo quand il écrit son *Jour d'après* ? Le cinéaste au 20 longs-métrages dont 4 présentés en compétition avec celui-ci, n'est pas ce marcheur égaré qui avance tout droit vers l'inconnu pour être certain d'arriver quelque part. Il sait très bien où il va, comment s'y rendre mais va multiplier les détours, voire revenir sur ses pas, pour mieux appréhender la complexité du territoire.

LE NEZ DANS LES NOUILLES

Le film qui s'ouvre sur un matin trop calme bascule du banal vers le dramatique, tranche d'emblée dans le vif sans s'excuser d'être déjà dans l'instant fatal. Elle en substance : «Tu as quelqu'un d'autre ?», Lui le nez dans ses nouilles, dit non avec la tête mais oui avec le cœur. Madame n'est dupe de rien. La foire aux faux semblants est en marche. Le noir et blanc numérique qui clarifie la situation en atténuant les contrastes, confère à la chose une belle intemporalité. La mise en scène de Sangsoo aime, on le sait, à privilégier la position assise pour mieux fixer (figer ?) ses personnages dans le cadre. Un cadre qui ne varie pas beaucoup, sinon par le truchement de zooms inopinés devenues signature. Tout est là, sur la table, confiné dans un espace-dispositif réduit : trois-quatre interprètes pas plus, un peu de musique (Un portrait de Bach observe solennellement les débats) et la parole comme vecteur de l'action. A l'heure où la Cinémathèque française célèbre Jean Eustache, l'ombre de sa *Man* et sa putain plane, même si c'est à Rohmer que l'on pense forcément dans cette façon de manier avec une fausse légèreté le verbe et les masques qu'ils obligent à porter.

VARIATIONS CLIMATIQUES

Un homme marié donc. Éditeur qui couche avec une de ses employées puis une autre, au point d'être confondu par l'une (la maîtresse trompée) et les autres (la femme bafouée et l'amante au milieu du quai) Pour mieux interroger ces variations du cœur, Sangsoo joue avec le temps de la narration. Le temps présent et ceux d'avant et d'après s'agencent dans une chronologie contrariée mais jamais arbitraire. Une crise entre par exemple en collision avec l'élan du cœur qui l'a vu naître précédemment, lui-même bousculée par une parade de séduction avec une autre. Non pas que les protagonistes ou les situations qu'ils vivent soient interchangeables ou inéluctables, mais doivent un jour ou l'autre se répondre pour être entendus. La force du film tient dans la cohérence formelle et narrative créée par ces variations climatiques. Le héros - double narratif de Sangsoo - n'est pas épargné et vient se ranger dans la lignée de ces hommes trop faibles pour les jeux de l'amour et du hasard. Ce jour d'après, c'est celui vers lequel court le film une fois le générique de fin arrivée. Beau, tragique, sensible et intelligent, à la fois, ce film est un puissant stimulant qui interroge à bon escient notre perception du réel et notre intimité la plus profonde. Le cinéaste sud-coréen est un maître dont la boulimie filmique (Sa *Caméra de Claire* avec Huppert est présenté conjointement hors compétition), ne gâche en rien la subtilité des mets qu'il dépose à chaque fois sur la table. Nous, on verrait bien une Palme posée au milieu des bols et du saké.



PLAN LARGE

par Antoine Guillot

le samedi de 15h à 16h

[Écouter D'Hong Sang-soo aux Frères Coen](#) - 59min

D'Hong Sang-soo aux Frères Coen

03.06.2017

Plan Large plus ouvert que jamais, avec une plongée dans l'oeuvre singulière des frères Coen, un entretien avec le cinéaste coréen Hong Sangsoo et même David Lynch.

Puis rencontre avec le cinéaste sud-coréen et très prolifique Hong Sang-soo, lors de son passage au Festival de Cannes pour son nouveau film *Le Jour d'Après*, une des plus belles oeuvre présentée en compétition cette année (en salles le 7 juin) où il présentait également *La Caméra de Claire* pour lequel il retrouve Isabelle Huppert, cinq ans après *In Another Country*. Il nous explique tout son processus de création, une méthode singulière, aux multiples variations, de l'écriture jusqu'au tournage.

«Quand je fais un film, je n'essaye pas de représenter ma vie mais ce que je ressens, je n'ai pas l'intention que mes sentiments soient une représentation de ma vie. (...) Je ne m'inquiète pas de la création d'un personnage, parce qu'il y a déjà deux être réels: moi, qui ai déjà une certaine consistance et l'acteur, qui a lui aussi une densité intérieure.» Hong Sans-soo

INTERVENANTS

Claire Debru : Éditrice, traductrice et critique littéraire française

Julie Assouly : Maître de conférences en Civilisation américaine à l'université d'Artois, spécialiste de cinéma

Hong Sangsoo : Cinéaste

Mathieu Macheret : Critique de cinéma



« LE JOUR D'APRÈS », UNE COMÉDIE DRAMATIQUE ÉPURÉE DU CORÉEN HONG SANG-SOO

d'un vieux crincrin des familles, exalte une histoire simple aux prolongements psychologiques et philosophiques sophistiqués.

Bongwan trompe sa femme avec son unique employée d'une petite maison d'édition. Quand cette dernière le quitte, il prend une nouvelle salariée qui subit les foudres de l'épouse croyant que c'est la maîtresse de son mari. Le quiproquo pourrait être l'argument d'un Feydeau. Mais c'est l'étude psychologique, à travers Bongwan, qui intéresse Hong Sang-soo.

UN HOMME COMPLEXE

La sincérité de l'amour de l'éditeur ne fait aucun doute. Il n'en demeure pas moins un fieffé menteur envers sa femme. De cette situation naît la confusion chez lui entre sa réalité sentimentale et l'illusion qu'il prodigue à sa légitime. Un conflit qui va se résoudre grâce à la nouvelle employée qui payera les pots cassés.

Ce petit théâtre des sentiments se joue dans la plus stricte économie de moyens, volontairement ascétique pour devenir esthétique : noir et blanc, longs plans fixes, zoom se substituant au travelling, abondance des dialogues au détriment de l'action... Il faudra accepter cette ascèse pour passer le cap du « Jour d'après ». En revenant à des fondamentaux, Hong Sang-soo n'en évite pas moins la répétition, comme s'il ne parvenait pas à élaguer ce qui est déjà minimaliste. L'interprétation reste, elle, remarquable, et la beauté de Kim Min-Hee («Mademoiselle»), compagne du réalisateur, intacte.

JACKY BORNET, LE 05/06/2017 À 19H27



« LE JOUR D'APRÈS », CONFUSION DES SENTI- MENTS À LA MODE CORÉENNE

«Le jour d'après» du Sud-Coréen Hong Sang-soo est un conte moral tout en légèreté avec la star de «Mademoiselle», Kim Min-hee.

Dans la ronde sentimentale menée par Hong Sang-soo, le cinéaste des petits riens qui fait irrésistiblement penser à Eric Rohmer, un réalisateur qu'il admire, on s'aime, on se quitte, on se trompe, on pleure... Et comme toujours, on boit beaucoup dans «Le jour d'après», tourné en noir et blanc.

Le réalisateur d'«Un jour avec, un jour sans» a travaillé comme à son habitude sans scénario pour cette fable sur le sentiment amoureux qui raconte le premier jour de travail d'Areum (Kim Min-hee) dans une petite maison d'édition, dont le patron a eu une liaison avec l'employée qu'elle remplace et qu'il n'arrive pas à oublier.

«Je ne sais pas ce que je vais faire au début du tournage. C'est un processus. Je fais des repérages, je parle avec les acteurs. Les acteurs sont très importants. Tout ce que j'espère, c'est qu'il y ait quelque chose qui se passe pendant qu'on tourne», a-t-il raconté lors de la conférence de presse qui a suivi la projection du film au Festival de Cannes.

Le résultat est un tricotage de petites scènes avec flashback, digressions philosophiques et jeux de rôle entre les protagonistes. Parfois un peu trop bavards.

Pourtant apprécié d'une partie de la critique, «Le jour d'après» est reparti bredouille de Cannes.

Kim Min-hee interprète avec finesse cette jeune fille employée d'un jour, sacrifiée pour le bien-être de son patron, lui même incarné avec toute la veulerie nécessaire par Kwon Hae-hyo. L'acteur jouait notamment dans «In Another Country» du même Hong Sang-soo, aux côtés d'Isabelle Huppert.

La nouvelle égérie du réalisateur coréen est également aux côtés d'Isabelle Huppert, dans «La caméra de Claire», tourné en quelques jours lors du Festival 2016 et présenté hors compétition à Cannes cette année.

AFP, PUBLIÉ À 10H33

« LE JOUR D'APRÈS » DE HONG SANGSOO, L'ÉPOPÉE DU QUOTIDIEN

Le nouveau film du prolifique réalisateur, un des rares bijoux de la récente compétition du Festival de Cannes, poursuit dans une tonalité sombre la puissante et paradoxale invention d'un marivaudage à la coréenne qui porte toute l'œuvre de ce cinéaste.

LE MONDE SE DIVISE EN DEUX.

Il y a ceux qui suivent, sans aucune obligation d'assiduité d'ailleurs, mais avec bonheur, la succession de films/ variations que le cinéaste coréen parvient à faire advenir sur grand écran depuis vingt ans, et avec une proximité qui ne se dément pas – 21 films, dont pour cette seule année 2017 un à Berlin (Seule sur la plage) et deux à Cannes, La Caméra de Claire et celui-ci.

Et il y a ceux qui n'ont jamais vu de film de Hong Sang-soo. À tous, Le Jour d'après offre des plaisirs singuliers, paradoxaux. Mais pas tout à fait les mêmes.

Le film raconte un enchevêtrement de crises. Celles-ci se nouent autour d'un homme, Kim, avec trois femmes – son épouse, son ancienne collaboratrice et maîtresse, sa nouvelle assistante.

CE QUI EST SOUPLE ET CE QUI EST RIGIDE

À propos de l'œuvre de HSS, quelqu'un d'érudit écrira peut-être un jour une étude sur le marivaudage à la coréenne. Les ressorts – quiproquos, usages complexes du langage, exigence et duplicité des émotions, rapports de pouvoir – sont les mêmes. Et pourtant tout est différent. Affaire de gestuelle, de rapport aux mots, de distances. Peut-être deux civilisations se différencient-elles par ce qui y est souple et ce qui y est rigide.

Le Jour d'après reconfigure les usages du cinéma de Hong Sang-soo. Essentiellement nocturne, et d'une âpreté physique rare chez ce réalisateur, la circulation des séductions, trahisons, manipulations, affrontements et détresses y est également amplifiée par un usage dramatique du noir et blanc, qui élimine le naturalisme à l'œuvre dans la plupart des réalisations de Hong.

Ce noir et blanc nocturne et hivernal intensifie la chronique sensible des affects, repousse un peu plus dans les marges (sans du tout l'éliminer) l'humour qui infuse aussi ces histoires de couples, d'amour, de sexe et de solitudes.

Cet humour tient pour partie à l'inépuisable dimension comique de la bien nommée comédie humaine, pour partie au contraste entre l'apparence décousue des comportements de personnages qui semblent saisis au plus vif de leurs affects et la structure implacable du récit qui s'avère organiser cette parabole.

UNE TOILE COMPLEXE ET VIBRANTE

C'est ainsi qu'en colorant de manière particulière une approche extraordinairement cohérente de film en film, Hong Sang-soo offre à ceux de ses spectateurs qui le suivent les joies singulières du suivi de ses variations, de ses réinventions, des jeux d'échos et de contrepoint qui s'esquissent inévitablement entre les films – sans qu'on puisse ni doive distinguer dans quelle mesure cela est délibéré de sa part, ou l'inévitable effet de cette accumulation sur des motifs comparables.

Il y a une dynamique interne de l'œuvre, dont ne doute pas que son auteur se réjouisse de n'en pas être entièrement maître.

Pour les autres, Le Jour d'après ouvre les portes d'un vertige amoureux, d'un jeu de miroirs où les longues conversations à deux ou à trois, les moments d'isolement, l'usage si caractéristique du zoom pour ponctuer ou souligner, celui non moins actif des plans longs, les va-et-vient de l'objectif accompagnant la circulation de la parole, ou dans un autre registre, les effets de l'alcool (et, ici, de la fatigue), contribuent à tisser cette toile complexe et vibrante.

Remarquables, et remarquablement filmés, les quatre interprètes contribuent eux aussi à faire de l'un des plus beaux films de Cannes 2017 un moment singulier à plus d'un titre.

Car là est une autre dimension majeure de l'art de Hong Sang-soo: ce que savent les habitués de son cinéma, ceux qui y accèdent pour la première fois le perçoivent dans le temps même de la découverte de ce qu'on nomme à tort son univers, et qu'il faudrait mieux appeler son regard.

Au-delà des péripéties particulières du scénario, cela concerne la tragédie du banal, l'abîme bouleversant, inépuisable, héroïque, fatal, de l'existence de chaque jour des gens ordinaires, des humains d'ici et de partout aussi bien que de Séoul. Filmant au bord d'un gouffre, Hong Sang-soo est le chantre de cette épopée.



HONG SANG-SOO – « LE JOUR D'APRÈS »

« Quand la difficulté de vivre s'intensifie, l'envie vous prend d'aller ailleurs. Une fois que vous avez compris que la peine est partout la même, alors la poésie peut naître. » Sôseki

Tombe la neige sur Séoul, tombe les filles et le temps, la nostalgie imprègne *Le jour d'après*, dernier opus du coréen Hong Sang-soo présenté en compétition au Festival de Cannes cette année (en même temps que *La caméra de Claire* avec Isabelle Huppert et Kim Min-hee, tourné durant le précédent festival de Cannes et présenté hors compétition). Bongwan (Kwon Hae-Hyo) déjeune quand son épouse cherche à lever le voile sur des changements imperceptibles. Les questions se suspendent dans l'air, s'accrochent aux profils qu'ils nous offrent, elle et lui, attablés. Ils se font face. S'affrontent, s'évitent. La caméra oscille de l'un à l'autre puis elle se met en mouvement pour attraper un homme qui marche. Bongwan marche dans le petit matin froid et vide, avance puis se fige, laisse passer la vie. Il rejoint une femme puis une autre. Le temps s'emmêle dans les profils de ces jeunes femmes qui s'échangent. Il y a bien une autre femme dans la vie de Bongwan, l'épouse avait deviné juste, mais elle est partie, elle a quitté sa place. L'éditeur a dû la remplacer alors qu'elle occupe toujours ses pensées.

Dans un Noir et blanc digne d'une estampe, le film capte une image du monde flottant, la peinture des émotions s'étale dans des plans fixes aux cadres immobiles qui resserrent des duos amoureux, conjugaux, de travail. Le saké rend les filles rouges, les conciliabules se transforment en confidences. Le désir d'exister, de vibrer, d'écrire et de parler encore, de Dieu, de l'amour, de la création se déploie sur la toile.

Hong Sang-soo procède par d'infimes variations. Le cadre bouge à peine, il intervertit simplement les rôles. Assis, attablés les duos fragmentent leurs confessions ou leurs chagrins. Variations sur la peine, variations sur l'oubli, variations musicales aussi. Bach regarde les couples se faire et se défaire. Quand le duo vire au trio, la dissonance s'installe. L'épouse se trompe de maîtresse, l'éditeur trahit sa nouvelle employée, l'amante refait inopinément surface, depuis toujours les triangles amoureux se heurtent à une équation insoluble, chez Hong Sang-soo, ils déjouent les accords pour libérer une partition désaccordée.

Le jour d'après chante et enchante l'espace et le temps avec une grâce certaine. Les panneaux passent, les moments s'en vont, on laisse couler les larmes et les rancœurs, on les noie dans du saké. Par lâcheté ou par désinvolture, Bongwan n'a pas su accrocher l'instant, Aeum (Kim Min-hee) met sa vie sur la table, ses désirs, ses raisons de vivre : « Pourquoi vous vivez ? » Quelle réponse offrir à une question aussi candide et radicale en même temps ? Au scepticisme de Bongwan, Aeum oppose sa foi en l'homme, en Dieu, en la création. « En inventant de belles phrases, on finit par y croire. » La scène de retrouvailles est faussée par l'oubli : on ne rattrape ni les gens ni le passé. Sôseki s'invite dans le décor enneigé : « la peine est partout la même. »



« LE JOUR D'APRÈS »: (DIS)CONTINUITÉS DE HONG SANG-SOO

Hong Sang-soo présentait cette année à la Berlinale un film intitulé *On the Beach at Night Alone*. Au début du même mois de février sortait dans les salles françaises *Yourself and Yours*. Un an plus tôt – une éternité – était distribué *Un jour avec, un jour sans*, *Léopard d'Or* à Locarno en 2015. Au 70e festival de Cannes il y a quelques semaines, le cinéaste montrait en compétition *Le Jour d'après*, en salle ce mercredi 7 juin, et, hors compétition, *La Caméra de Claire*, tourné en douce l'an dernier avec Isabelle Huppert, à la même époque et au même endroit.

Le Jour d'après est donc le quatrième film signé Hong pour cette seule année 2017. Sans tenir toujours un tel rythme – qui le pourrait ? –, le Coréen est un des cinéastes les plus prolifiques aujourd'hui. Cette prolifération n'est pas que stratégique ou, disons, gymnastique. Elle est intimement liée à la manière dont les films eux-mêmes sont conçus. Si ceux-ci sont nombreux – vingt et un selon le dernier relevé des compteurs –, c'est aussi que chacun est plusieurs. Chaque film de Hong se dédouble, au minimum. Chacun raconte plus d'une histoire, chacun est riche d'autres films encore, abandonnés en cours de route, à faire ou peut-être déjà faits avant. Et comme en outre chacun porte un titre qui se soucie aussi peu de renseigner sur son récit que ceux donnés par Simenon aux enquêtes de Maigret, même le spectateur le plus assidu de cette œuvre de toute première importance doit consentir à y avancer comme dans une sorte de brouillard.

Il est rare aujourd'hui qu'un cinéaste puisse être maître de la production – au sens large – de ses films autant qu'il l'est de ce qui figure en leur sein. Et plus rare encore que, d'une dimension à l'autre, l'articulation soit à la fois si souple et si concertée. D'autres cinéastes contemporains tournent vite, par exemple François Ozon, dont le nouveau film, *L'Amant double*, est en salle depuis une semaine. Mais il faut sans doute remonter à Éric Rohmer, auquel Hong est – trop – volontiers comparé, pour retrouver un tel plaisir de la série. Pour retrouver ce plaisir au cinéma, à tout le moins, puisque la série, comme on sait, domine aujourd'hui la télévision, et peut-être même un peu plus qu'elle. Le cinéma n'est pas une obligation. Il n'est rien si lui manquent la légèreté et le danger de la possibilité. Celui qui veut à la fois se tenir au plus près de l'enregistrement pur et mobiliser les ressources de l'art doit faire beaucoup de films et il doit les faire à une cadence soutenue. Le cinéma de Hong Sang-soo est réaliste et formaliste. Indifféremment. Ce n'est pas par étroitesse si le Coréen aime à imaginer des personnages de professeurs en cinéma et de cinéastes. C'est parce qu'il guette, à la surface des existences, le moindre décollage, le plus infime décollage propre à les transformer en « film ».

Bien que *Le Jour d'après* mette en scène un éditeur, l'une des répliques mémorables reste celle que, lasse de les voir mentir, son épouse lance à celui-ci, ainsi qu'à celle qu'elle croit – à tort – être sa maîtresse : « Vous pourriez faire du cinéma ! » Vous n'en faites pas, mais vous pourriez. À la limite, tout est dit. L'éventualité suffit. Elle suffit à transfigurer une banale histoire de trio – de quatuor – amoureux. À la transfigurer en quoi ? On ne sait exactement. Ce qu'on sait en revanche, c'est que ce genre de méta-notation appartient à la batterie d'outils grâce auxquels Hong peut se vautrer dans la psychologie sans jamais engluier ses films du moindre gramme de poisse. Nombreux, qu'on se le dise, sont les cinéastes français qui ne seraient pas mal inspirés d'en prendre de la graine.

Ce cinéma réputé minimaliste est donc par la même occasion un des plus généreux. *Le Jour d'après* s'ouvre dans un appartement, au petit matin. Plan fixe. La caméra panote vers la gauche tandis qu'un personnage –



Bongwan, l'éditeur – sort de sa chambre. Et tandis que celui-ci entre dans la cuisine, cette fois c'est un zoom qui va le chercher, procédé parmi les plus laids et les moins bien cotés de ce qu'on appelle, par facilité, la grammaire cinématographique.

En quelques secondes le film s'est posé, s'est défait et s'est refait. Il a donné les signes du « cinéma » – fixité du cadre, beauté du noir et blanc, solennité de la musique – puis s'en est débarrassé comme s'ils ne comptaient pas. Le zoom, cette saleté, a tout mis par terre. Certes, Hong reprendra bientôt ces mêmes signes cinématographiques, mais sans davantage de cérémonie. Le « cinéma » n'est qu'une possibilité. Pour savoir l'exalter, il faut aussi savoir s'en passer. Et réciproquement.

Tandis que Bongwan se rend au travail, des souvenirs de sa maîtresse aujourd'hui disparue lui reviennent. À la revoyure, c'est l'évidence : on a affaire là à des bouffées de flash-back. Mais à la première vision du Jour d'après, il est facile de ne rien comprendre à ces plans qui font se succéder sans logique sorties et entrées dans le cadre, petit matin et soirée bien avancée, départ de la maison et retour. On peut croire que Bongwan est lui-même plusieurs, on peut croire qu'un jumeau a soudain pris sa place à l'image, on peut croire que des fantômes hantent les nuits de Séoul, on peut croire que Hong s'est tout simplement mélangé les pinceaux...

À son bureau, Bongwan accueille ensuite sa nouvelle assistante, Areum. La journée suit son cours, sauf que par endroits il semblerait qu'Areum soit remplacée par une autre femme. Areum se lève pour aller aux toilettes et c'est une autre qui en sort. Areum est assise à son bureau mais c'est une autre qui, devant l'ordinateur, répond aux questions de Bongwan. Bongwan et Areum se dirigent vers le restaurant mais c'est une autre qu'on y découvre assise. Ce qui devient clair, cette fois, à la seconde vision du Jour d'après, n'est pas la nature d'un travail sur le temps dont les spectateurs de Hong sont de longue date familiers. Ce qui devient clair, à présent, c'est combien la discontinuité hongienne est aussi bien une continuité. Sourde, sournoise voire menaçante, mais une continuité quand même. Si l'on suit l'enchaînement des scènes sans tenir compte de la différence entre les deux femmes, Areum et Changsook – l'ancienne assistante, la maîtresse de Bongwan, comme on ne tarde pas à le comprendre –, alors le récit semble en effet se dérouler, pour un temps au moins, de manière tout à fait linéaire.

Il y a dans Le Jour d'après une cruauté et une amertume inhabituelles chez Hong. Bongwan est un lâche incapable de quitter sa femme. Si Changsook ne refaisait soudain surface il serait tout prêt, on le devine, à entamer un flirt avec sa nouvelle assistante, et plus si affinés. L'ensemble est assez sombre pour être parfois à deux doigts de paraître antipathique, n'était la luminosité à toute épreuve d'Areum, comme de l'actrice qui l'incarne, Kim Min-hee. N'étaient aussi les larmes de Bongwan sur un canapé, que même un zoom indiscret échoue à ne pas rendre bouleversantes. On peut attribuer cette amertume inédite au contexte particulier dans lequel Le Jour d'après a été tourné et dont la presse, notamment coréenne, s'est largement fait le relais. Le cinéaste a en effet quitté sa femme pour Kim Min-hee, sans parvenir toutefois à obtenir le divorce, et l'affaire a longtemps fait jaser. Il n'empêche que cette cruauté n'est pas seulement psychologique. Ou plus précisément : elle n'est réellement psychologique que parce qu'elle est en même temps formelle, voire formaliste. Autrement dit parce qu'à son tour elle ne relève que du domaine de la possibilité.

Je m'explique. Ce qui est cruel, et que Hong a toujours su souligner mieux qu'un autre, c'est que la vie des cœurs ne connaît que des intermittences et aucune continuité. Les temps se mélangent, d'un moment à l'autre l'être humain passe de la joie aux pleurs, de l'ivresse à la gueule de bois, de l'anticipation au souvenir, du bonheur d'une nouvelle rencontre à la mélancolie de celles à présent trop anciennes. À cet égard, il serait mieux venu de comparer Hong à Maurice Pialat qu'à Éric Rohmer. Car c'est bien Pialat qui, dans Nous ne vieillirons pas ensemble, a su montrer comment une histoire d'amour, loin de suivre un quelconque scénario, n'est qu'une suite sans suite de disputes et de réconciliations, de rendez-vous manqués et de retrouvailles, de débuts et de fins. Jusqu'à ce que survienne la fin véritable – la rupture –, dont rien n'assure au fond qu'elle ait un quelconque privilège sur la série de celles qui l'ont précédée.

Il n'y a aucune continuité, il n'y a que des béances, des rues qui se rejoignent contre toute attente et des étapes qu'on saute afin d'accélérer la gradation d'une relation, pour détourner deux autres répliques du dialogue. Il n'y a que des accidents temporels et des pertes de mémoire, comme une scène presque conclusive viendra le démontrer avec humour et, une nouvelle fois, cruauté. Mais est-ce bien là le plus cruel ? Le plus cruel n'est-il pas la capacité de l'homme – plus que de la femme, semble-t-il – à passer outre à l'évidence de cette discontinuité essentielle pour faire valoir malgré tout les droits de la continuité ? Areum, je l'ai dit, est passée tout près de prendre la place de Changsook, dans la maison d'édition de Bongwan comme dans sa vie. Une manigance des amants prévoira d'ailleurs que, pour écarter les soupçons, la jeune fille joue ce rôle auprès de l'épouse. La discontinuité temporelle et celle du montage sont donc aussi bien la continuité de l'aveuglement masculin. Trop attaché à recoller les morceaux, Bongwan s'avère en effet incapable de percevoir la puissance d'interruption de sa rencontre avec Areum. Pour lui, tout ne peut que continuer comme avant, fût-ce différemment, avec quelqu'un d'autre.

En dernière instance, la morale de Hong sonne juste parce que c'est d'abord le cinéma que celui-ci n'affecte d'aucun signe moral stable, positif ou négatif. La discontinuité du montage n'élève pas les vies à une dignité supérieure. Tout juste en met-elle au jour les tragiques absences. Quant à la continuité maintenue, voire retrouvée envers et contre tout, elle ne les sauve pas davantage. Elle se contente de révéler avec quelle force d'illusion ces vies se figurent ne pas différer d'elles-mêmes.

PAR EMMANUEL BURDEAU - 7 JUIN 2017

